Rejetant d'un mot l'hypothèse de l'usufruit-droit personnel, l'auteur s'attaque à la fois à la position de ceux qui voient dans l'usufruit originaire un droit de propriété sur les fruits et de ceux qui, sans autre nuance, rangent l'usufruit dans la catégorie des *res incorporales*. Sur ce dernier point, l'auteur ne partage pas l'opinion négative de M. Michel Villey, mais il insiste sur le fait que la formation des *res incorporales* a été chose variable suivant les espèces dont il s'agissait.

A la différence des servitudes, l'usufruit primitif, selon lui, ne se laisse pas enfermer dans les schémas du *mancipium* et du *dominium*. On ne peut le définir que comme une « situation de jouissance », une faculté. Cette hypothèse est élégamment corroborée par des textes de Plaute (*Mercator*, 830-835), où *fructus* n'a pas le sens matériel de fruit. Ce serait cette notion primitive, complètement détachée de la propriété, qui expliquerait entre autres choses que l'usufruitier perçoit les fruits par la *perceptio* (alors que M. Kaser, prisonnier de sa doctrine, avait vainement tenté de soutenir que la *separatio* avait précédé la *perceptio*).

Le développement ultérieur de l'institution est de nature à prouver cette hypothèse. Ainsi, du fait que les jurisconsultes républicains soutiennent la nécessité d'une *aestimatio* pour l'application de la loi *Falcidia* au legs d'usufruit (p. 59 et suiv.), l'*ususfructus* paraît indivisible.

A partir de Labéon, les traits de l'usufruit, mieux connus, sont dessinés dans une centaine de pages pleine de vigueur. Tous les problèmes posés par les obligations et les droits à l'usufruitier (*cautio usufructuaria*, acquisition des fruits) y sont exposés et bien résolus.

Puis, dans un ultime chapitre, le plus remarquable peut-être, des textes de la pratique, dont le premier est une inscription naguère étudiée par M. de Visscher, font apercevoir une notion nouvelle, « vulgaire », celle de l'usufruit envisagé comme une propriété temporaire. Cette conception va être réfutée dans la constitution de Dioclétien qui figure aux *Fr. Vat.* 283.

C'est au rapprochement réalisé depuis Constantin entre l'usufruit et la propriété, puis à la synthèse justinienne, que sera consacré le second volume de M. Bretone. Il ne manquera pas de susciter le même intérêt.

R. VILLERS.

Latin chrétien et médiéval.

Mediae latinitatis Lexicon minus, comp. J. F. NIERMEYER, fasc. 9, p. 769-864 (*pascuaticus-prosecutor*) : Leiden, Brill, 1962.

C'est avec curiosité qu'on ouvre chaque nouveau fascicule d'un Lexique médiéval : curiosité provoquée, mais rarement satisfaite. Un des problèmes que je vois incessamment se poser dans le présent fasci-

cule est celui des doublets ; quantité de formes se présentent pour un même mot ; le record est sans doute battu par les mots de la famille de *pastio* (glandage des porcs) : *pascio, passio, paissio, paisso, pestio, pesso, peiso* ; *pastionagium* ; *pastin-, passn-, pasn-, pann-, penn-, pan-, pagn-, pangn-, parn-aticus, pastionatio, pascionatura* ; voici de même le groupe de *pecia* (pièce) : *petia, pezia, pechia, petzia, pectia, pettia, piccia, pecius, pecium* ; de *pedatura* (mensurage par pieds) : *pedet-, pedit-, pett-, pect-, pitt-, pict-, pet-, peitura* ; de *pilare* (pilier) voici : *pillare, pil-iar-, -ear-, -er-, -ium, -ius* ; de *pietantia* (pitance) : *pit-, pitt-, piet-, pid-, -entia* ; de *plegiare* (donner caution) : *pleuire, pliuire, plebere, pligare, plicare*... Visiblement cette prolifération de formes s'explique par des accidents phonétiques imputables à une population d'usagers réduits à se servir pour ses besoins courants de formes fournies par des techniciens ; elle s'explique aussi par des erreurs de transcription dues aux scribes et rédacteurs ; mais que de problèmes se trouvent ainsi posés au linguiste ! Que de problèmes posés aussi pour le sens ! Voici *possidere* au sens de « assiéger » ; *proficisci* au sens de *proficere*, avec pour adjectif *proficuus* ; *praeiudicare* au sens de « prévaloir », *placitum* avec vingt-six significations différentes, occupant sept colonnes ! Le bon sens, la logique, la vraisemblance n'en peuvent mais ; tous les éléments d'interprétation nous manquent, faute des indications de textes, d'époque, de lieux, de milieux ; c'est là l'attrait, certes, mais aussi la désespérance à laquelle nous condamne la multiplication des dictionnaires médiévaux.

J. Marouzeau.

Mittellateinisches Wörterbuch bis zum ausgehenden 13. Jahrhundert, hrsg. von der Bayerischen Akademie der Wissenschaften und der Deutschen Akademie der Wiss. zu Berlin, Bd. I, Lief. 5 (*anginna-applico*) : München, Beck, 1962, col. 641-800.

J'ai annoncé dans une précédente recension les fascicule 3-4 ; voici déjà entre nos mains le fascicule 5 (ce qui ne veut pas dire que la première lettre de l'alphabet soit considérablement avancée. Patience : il y a à récolter dans chaque fascicule nouveau, d'autant plus, on le sait, que les dépouillements de ce Lexique vont jusqu'au début du XIV^{e} siècle ; d'où une richesse extraordinaire de créations, de dérivations, d'emprunts, d'adaptations, d'hapax (cf. *antiae, anticeps, antiphraso, antira, antiron*...). Langue artificielle, en expansion et presque, pourrait-on dire, en devenir.

J. Marouzeau.

Lexicon mediae et infimae latinitatis Polonorum, vol. II, fasc. 5 (13) : *commaneo-concenturio* : Varsovie-Cracovie, Polska Akademia Nauk, 1962, col. 641-800, 2,50 dollars.

Comme le précédent, ce précieux répertoire avance rapidement : ma dernière recension était celle des fascicules 3-4 ; le 5 a suivi de près. Chose curieuse, avec exactement la même pagination, donc la même allure, que le Lexique allemand ci-dessus, lequel n'en est pourtant qu'à *applico* ; ce qui atteste de la part du polonais une moins grande profusion de vocabulaire, comme il est naturel, vu la différence d'étendue des deux domaines recensés. Dès maintenant du reste, la comparaison qu'on peut faire entre les deux Lexiques fait apparaître le caractère multiforme du latin offert aux dépouillements ; illaustration de la formule avancée pour la première fois par L. Traube, qu' « il n'y a pas de latin du Moyen Age ».

J. Marouzeau.

Glossarium mediae latinitatis Cataloniae, compil. por M. Bassols de Climent & alii, fasc. 2 : *aragalius-bene* : Universidad de Barcelona, 1962, col. 129-256.

J'ai signalé dans la présente *Revue* (t. XXXVIII, p. 520) la parution du premier fascicule de ce Glossaire ; le second fascicule ne s'est donc pas fait attendre, et maints articles des initiales *a-b* permettent déjà d'apprécier les services que peut rendre ce nouveau *Thesaurus*. Je rappelle qu'il ne contient en principe que les mots latins et romans fournis par des sources catalanes de l'an 800 à l'an 1100, avec comme point de référence le *Thesaurus linguae latinae* : on y trouvera, outre les néologismes ou innovations sémantiques propres au latin médiéval ou procédant du romanique contemporain, les variantes phonétiques, morphologiques et syntaxiques qui offrent un intérêt particulier, avec la mention de vulgarismes antérieurs à la période envisagée, surtout quand ils ont été l'objet d'une diffusion notable en catalan. On ne saurait donc méconnaître l'intérêt historique de cette nouvelle excroissance surgie au flanc du nouveau Du Cange ; elle offre matière aux recherches des médiévistes régionaux ; il suffit pour s'en assurer de feuilleter ces deux riches fascicules.

J. Marouzeau.

Christine Mohrmann, *Études sur le latin des chrétiens* ; t. II : *Latin chrétien et médiéval* : Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1961, 400 pages.

L'active animatrice de l'école de Nimègue nous donne — tout en

annonçant déjà le troisième en préparation — le second tome de ses *Minora*. Cette nouvelle moisson de travaux rassemble commodément quinze études publiées entre 1950 et 1959 dans des revues très diverses, et parfois difficilement accessibles dans nos bibliothèques. Mais, à s'en tenir à cette qualité encore utilitaire, on pourrait croire qu'il s'agit d'une mosaïque de « Kleine Schriften ». Le sous-titre invite d'emblée à d'autres images, plus chargées d'unité et de cohérence. La sixième étude s'intitule justement « Notes sur le latin liturgique ». On l'entendrait volontiers au sens musical du terme. Car ces quinze « notes » (qui peuvent prendre les proportions d'un substantiel état des études : telle la triple contribution sur les *Confessions*) sont loin de dissoner entre elles. Elles ont été regroupées par leur auteur en trois accords successifs : Études sur le latin chrétien et liturgique, Études sur le latin tardif et médiéval, Études sur quelques auteurs paléochrétiens et médiévaux. L'ensemble complète heureusement le premier tome, où des études sémasiologiques de caractère plus technique et analytique succédaient à des articles de doctrine sur la « latinité chrétienne » chère à l'école de Nimègue.

Les deux premières parties esquissent en quelque sorte une double perspective à partir de la notion de latinité chrétienne antique. Elles font apparaître avec précision les liens vitaux qui unissent la langue des chrétiens à l'expression collective de la communauté chrétienne dans son culte : c'est bien là que se trouve pour le chrétien la nourriture de son univers intérieur et la plus pure expression du « latin des chrétiens ». Simples notes sémantiques ou larges méditations — par exemple sur « le rôle du latin dans l'Église d'Occident » —, les sept études attirent l'attention vers les incidences de cette fonction liturgique du latin des chrétiens, aussi bien sur l'évolution du vocabulaire que sur la formation de la langue personnelle de divers auteurs. On y lira, avec un intérêt qui ne sera peut-être pas exclusivement scientifique pour tous les lecteurs, la courageuse étude critique sur « le nouveau psautier latin » — qui naguère refondit l'œuvre de Jérôme pour lui appliquer les canons d'un cicéronianisme abstrait.

Le second groupe d'études est plus ample encore dans ses perspectives : il ébauche, au delà de la latinité antique où se limita longtemps l'effort des élèves de Mgr Schrijnen, les perspectives plus vastes de recherches sur l'évolution ultérieure du latin. On y voit pour ainsi dire, à travers les réflexions personnelles de l'auteur, l'école hollandaise en dialogue avec l'école suédoise et les recherches des spécialistes de la latinité médiévale. Le titre de cette série de trois études, tel que nous le citions plus haut, marque bien au départ l'orientation de ces grandes fresques doctrinales. On pourrait les lire comme une vaste introduction aux études vers lesquelles se tournent à présent bien des élèves de

Mlle Mohrmann, dans les « terres vierges » du haut Moyen Age. On y trouvera non seulement des sujets de réflexion et comme une incitation à faire en compagnie de l'auteur le point de ses propres idées, mais aussi bien des suggestions de travail et de méthode pour l'étude d'une latinité qui est « un grand fleuve toujours en mouvement, dont les eaux ne viennent pas seulement des sources, mais aussi des affluents successifs » (p. 189).

La troisième série fait jeu avec celle du tome I. Mais l'éventail des auteurs étudiés est encore plus largement ouvert : non plus seulement de Cyprien à saint Benoît, mais depuis Tertullien jusqu'à saint Bernard. Augustin se taille encore la part du lion : deux études, qui occupent plus de la moitié de cette partie. On se prend à rêver, devant ces monographies, d'un maître ouvrage qui les refondrait et les compléterait pour nous donner une histoire du latin des chrétiens de ses origines à sa descendance médiévale. Un ouvrage qui offrirait les qualités contrastées que l'on rencontre souvent dans ces cinq dernières études : tout à la fois une synthèse personnelle constamment appuyée sur les observations de détail, un état des études où l'auteur prend parti, une orientation vers les zones encore obscures et les points contestés. Qui serait mieux placé que Mlle Mohrmann pour donner aux latinistes un tel ouvrage?

Certains lecteurs pourront trouver des redites entre certains des travaux que regroupe ce second tome : c'est l'envers d'un livre qui n'a jamais voulu se présenter comme une synthèse systématique. J'y verrais plutôt la marque d'un livre vivant : vivant comme une composition musicale — où l'on trouverait aussi des redites si l'on voulait lire la partition sans l'entendre. C'est justement par là que cet ouvrage nous touche et nous parle au sens propre. Car beaucoup de ces études ont été d'abord parlées sous formes de cours, de conférences, de rapports : leur ensemble est comme le fil sonore de dix ans de recherches étroitement liées à un enseignement magistral, donné par l'auteur à travers toute l'Europe. Il faut donc l'écouter tel qu'il nous est donné, et y saluer sans critiques inopportunes le retour de grands thèmes de réflexion susceptibles d'enrichir nos propres recherches-— que nous les acceptions, ou non, ultérieurement. Le lecteur français accueillera ces thèmes avec d'autant plus de sympathie qu'ils lui sont le plus souvent présentés en sa propre langue, comme le titre le lui annonce. En vérité ces nouveaux *minora* sont déjà un « maius ». Et, si l'absence du tome III leur laisse encore l'incertitude d'un « nescio quid », ce ne peut être qu'au sens du vers célèbre de Properce.

Jacques Fontaine.

Dom Jean LECLERCQ, *Études sur le vocabulaire monastique du Moyen Age* (Collection « Studia Anselminana », n° 48) : Roma, Herder, 1961, 176 pages.

On ne peut que louer le propos de Dom Jean Leclercq : étendre aux écrits monastiques du Moyen Age latin le bénéfice des études lexicographiques. Travail de pionnier qu'il présente avec modestie (« il ne s'agira ni de tout dire ni de résoudre tous les problèmes : les études, en ce domaine, en sont encore au stade des premières recherches », p. 2), mais qu'il mène avec une méthode très consciente et sagace (p. 3-4). Sa longue et vaste expérience des textes monastiques, celle-là même qui lui permit naguère d'écrire son bel *Amour des lettres et désir de Dieu*, lui permet d'étoffer par des exemples nombreux et variés les esquisses nuancées qu'il donne de l'évolution de quelques vocables afférents à la vie monastique. Ce tome 48 de la collection éditée par l'abbaye Saint-Anselme de Rome, où l'auteur professe quasi chaque année, rassemble trois études sous les titres de *monachus* (p. 7), *philosophia* (p. 39), *theoria* (p. 80). Peu de chose? — Non pas ! Quelque 250 mots latins figurant à l'index des mots (p. 161) — qui précède, en fin de volume, un long index des auteurs (p. 167-176) — suffisent à indiquer l'ampleur du vocabulaire intéressé. Théoriquement limitée de la fin du v^e^ siècle à la fin du XII^e^ (p. 2), chaque étude n'en remonte pas moins aux origines antiques. — Comment comprendre l'histoire mouvementée de *monachus* si l'on ne se souvient des *origines*, comme dirait Isidore de Séville, qu'en ont proposé Augustin et Jérôme? Car pour celui-là le *monachus* ne fait qu'un avec ses frères, et pour celui-ci on est *monachus* parce qu'on est seul avec Dieu. Union à Dieu ou unité d'âme et de cœur en Dieu : plus que l'opposition du cénobitisme et de l'érémitisme, ce sont les deux faces indissociables de la charité. Selon les écoles et les âges, auteurs et prédicateurs claustraux insistent sur l'un ou sur l'autre ; chaque tendance entraînant, évidemment, son cortège de mots. — Pour *philosophia*, il fallait rappeler les origines profanes à côté des bibliques. La philosophie païenne fut combattue jusque dans le mot par les apologètes alors que, dès les premiers pères du désert, la *philosophia* est cordialement récupérée pour un sens spécifiquement chrétien : l' « amour de la sagesse » ne peut être que celui de la Sagesse décrite aux livres sapientiaux de l'Ancien Testament et de la Seconde Personne que le Nouveau montre dans le Verbe incarné. Dès Cassien, *philosophia* désigne la vie chrétienne parfaite. Non sans mérite l'auteur jalonne les siècles suivants de citations attestant la permanence de cette tradition : l'usage s'en va s'amplifiant non sans interférence de mots hellénisants lors de la renaissance carolingienne. Ainsi *uere philosophari* est se confor-

mer au Christ : *ipsa philosophia Christus* répète-t-on ; entendons la vie chrétienne vécue dans l'absolu des mœurs contemplatives. L'arrivée des textes de la philosophie grecque et l'essor de la scolastique au XII^e^ siècle, loin de miner cette tradition, la fortifient, en multiplient les assertions. Jamais on ne s'est autant dit philosophe pour s'affirmer chrétien et moine. Comme le notait Du Cange, *philosophari* : *monachum agere*. Après ce millénaire d'acceptions monastiques et chrétiennes, il est assez amusant de se souvenir que depuis quelques siècles le mot sert de drapeau aux philosophes qui mènent l'assaut contre le christianisme et les moines. Signalons les excursus V et VI, sis au terme de cette étude, sur l'usage de *principes*, à côté de *patres*, *praeuii*, *inuentores*, pour désigner les précurseurs de la philosophie monastique, et sur la concurrence que *theologia* fait quelquefois à *philosophia*, avec, toutefois, une insistance plus grande du côté de la plénitude de la contemplation. — Nous voilà bien près du thème de *theoria* qui, parallèlement à *speculatio* et *contemplatio*, se réfère au regard contemplatif ; celui qu'évoque la bien connue semi-patoisante réponse du paroissien d'Ars à M. Vianney : « Je l'avise et il m'avise. » Les réalités exprimées par ces mots sont au carrefour de diverses notions ou activités que Dom Jean Leclercq situe habilement : eschatologie, monachisme, conditions de la contemplation, ascèse, prière, styles de vie de l'homme, fruits de la contemplation, liberté... Il touche là bien des domaines apportant une masse de faits étayés de références. En fin de volume, avant cinq pages d'*addenda* qui témoignent du labeur de l'infatigable bénédictin entre l'envoi de son manuscrit et la correction des épreuves, il donne quelques inédits : extraits d'une anonyme *Philosophia monachorum* (ms. *Cambridge, Corpus Christi* 137, fol. 1-33, et *Londres, Br. Mus.*, Sloane 1934, fol. 33-50) et un passage d'une homélie d'Odon de Cantorbéry (ms. *Rome, Vat., Regin. lat.* 1002, fol. 95 v°-96 v°). Le livre de Dom Jean Leclercq fait plus que montrer le prolongement de la vie des mots latins aux âges chrétiens ; en rassemblant tant de références jalonnant les variations d'acceptions à l'âge monastique, il permet de mieux comprendre, au delà du XII^e^ siècle, la langue de la grande scolastique et même celle de la Renaissance. Une étude du même auteur, parue dans les *Recherches de Théologie ancienne et médiévale*, 28 (1961), p. 251-268, montre la conservation de ce vocabulaire dans la théologie, par ailleurs si élaborée, d'un Thomas d'Aquin. Est-il besoin de le dire : le meilleur de ces pages tient à la connaissance profonde que possède l'auteur tant de la matière traitée par les textes qu'il fréquente que des *realia* en cause.

M. HUBERT.

L. J. ENGELS, *Observations sur le vocabulaire de Paul Diacre* (Latinitas Christianorum primaeva, fasc. XVI) : Nimègue, Dekker & Van de Vegt, 1961, VIII-290 pages.

Sur la voie ouverte en 1959 par le fascicule XIII sur « Capa, basilica, monasterium », la collection de Nimègue s'oriente maintenant du « latin des chrétiens » vers le latin médiéval. Aux élèves de l'école fondée par Mgr Schrijnen qui s'engagent dans cette voie, cela ne va point sans poser de délicats problèmes de méthode. Car il apparaît que la notion de « latin des chrétiens », encore admissible sous une forme nuancée dans la situation historique faite à l'Église chrétienne avant 313, devient, et pour bien des raisons, plus incommode à défendre dans le cadre de la renaissance carolingienne.

Par l'effet de sa louable modestie, le titre de l'ouvrage ne donne pas, nous semble-t-il, une idée assez exacte de son contenu. Il s'agit en fait de deux essais. Le premier tente une classification, ou mieux, si l'on nous permet d'emprunter une image aux archéologues, une stratigraphie du vocabulaire de Paul Diacre dans son *Histoire des Lombards* : le second tente un sondage dans les « poétismes » de ce vocabulaire, et montre la relativité de cette notion, selon la conscience qu'en prend tel auteur. Ces enquêtes, restreintes dans leur objet, sont à envisager comme des voyages d'exploration en un domaine où, malgré les efforts des médiévistes et des romanistes, la philologie ne s'est encore guère aventurée avec ses méthodes éprouvées dans le domaine classique. Il faut donc les examiner comme telles, sans faire grief à un pionnier de ses erreurs de route ni de l'insuffisance des cartes qu'il a tenté de tracer pour la première fois.

Le reproche majeur qu'on lui fera sera d'abord d'avoir « observé » et constaté, plutôt que d'avoir réellement présenté des « observations » élaborées. Dans la première étude surtout, trop de pages ne font qu'aligner sous une rubrique des listes d'auteurs — sans les références minima qui les eussent rendues utilisables. On lit *s. v.* « perditio » (p. 80) : « Nous pouvons encore donner une anthologie des données du fichier de Munich » ; tout cela pour aligner huit lignes de noms abrégés d'auteurs qui vont de Minucius Félix à Palladius. Le tout sans commentaire, comme une pièce de dossier à l'appui de la notion bien équivoque de « christianisme partiel ». C'est justement cette rigueur apparente d'une terminologie discutable qui ne laisse pas d'inquiéter le lecteur. A considérer l'Antiquité romaine à partir du siècle de Charlemagne, quel intérêt peut-il y avoir à tracer des frontières (en soi fragiles) entre les mots « principalement postclassiques », « postclassiques » et « tardifs » (en faisant commencer cette dernière catégorie à Apulée)? Après avoir très

justement insisté dans l'introduction sur la nécessité de partir d'une connaissance concrète de Paul Diacre, et de sa culture, et de ses lectures et ses sources, n'est-il pas dangereux de soumettre la classification de son vocabulaire à des catégories aussi abstraites, et pour obtenir des résultats évidemment assez minces?

Comment nous faire admettre comme des « christianismes », même « indirects », des adverbes comme « anterius » ou « circumquaque » (p. 66-67), sous le prétexte que le premier apparaît d'abord pour nous dans l'Irénée latin, le second chez Ambroise? De même pour le technicisme médical « inguinarius » (apparu chez G. de Tours) ou le terme géographique « labina » (= avalanche). L'auteur ne cache d'ailleurs pas sa gêne devant l'application de ces catégories trop rigides à une langue où la distinction de pareils « christianismes » constitue une sorte d'anachronisme scientifique. Il en est si conscient qu'il tente de sauver l'optique de l'école par des formules où se traduit sympathiquement son embarras : « la koinè chrétienne » (telle que nous la saisissons chez Paul Diacre) « est, pour le dire d'une façon peu jolie, mais peut-être claire, une langue spéciale percée, rompue, un compromis entre les acquisitions du groupe et celles de la société conquise par ce groupe » (p. 75). Plutôt que de compromis, il faudrait plutôt parler de synthèse — et de synthèse longuement élaborée au cours du demi-millénaire qui a précédé Paul Diacre. La dialectique linguistique chrétien-païen ou chrétien-profane n'a déjà plus guère de signification dans la culture, donc dans la langue, d'un Isidore de Séville à l'aube du VII^e^ siècle. Que dire deux siècles après, à l'intérieur d'un univers temporel et spirituel de « chrétienté »? Étant donné l'alignement des auteurs chrétiens et païens, englobés dans un commun respect pour les « antiqui », on ne saurait même soutenir que le retour aux auteurs antiques chez un Paul Diacre provoque le regain d'une conscience linguistique à la Tertullien. Les humanistes carolingiens ne doivent pas être trop vite assimilés, sur ce point, à leurs successeurs du XVI^e^ siècle.

Par suite, la notion de « rajeunissement », que dégagent des statistiques (utiles et bien faites) les conclusions de cette première partie (ch. VII), n'est pas absolument claire. Car elle revient à constater une certaine proportion de mots nouveaux par rapport au vocabulaire strictement classique, et à conclure de ces pourcentages que « l'influence du latin des chrétiens a été très forte » (p. 92). On éprouve devant cette conclusion une double réticence. D'abord, les chiffres avancés (une fois admis) ne semblent guère justifier une affirmation aussi radicale. Ils montrent simplement que le christianisme a, dans une certaine mesure, accéléré dans la seconde partie du premier millénaire une évolution qui, même dans le domaine particulier du vocabulaire, a eu beaucoup

d'autres causes dans les perspectives plus larges du « late latin ». Mais je me demande s'il ne faut pas considérer la statistique à l'envers, ou concevoir le rajeunissement en un tout autre sens. Car il est plus frappant de considérer que 83,7 % des substantifs sont encore strictement classiques, que de conclure avec l'auteur à un « rajeunissement » démontré par l'existence de 16,3 % de substantifs non classiques. Dès lors, le rajeunissement ne serait-il pas à envisager plutôt par rapport à la renaissance caroline dont Paul Diacre est un éminent représentant? Si quatre cinquièmes de ses substantifs sont encore classiques, n'est-ce pas parce que ses lectures ont fait reculer chez lui le vocabulaire patristique au profit d'un vocabulaire que nous appellerons, pour faire image, cicéronien? Il faudrait évidemment à cette hypothèse la contre-épreuve de sondages statistiques dans des œuvres historiques précarolines — comme l'*Historia Francorum* ou le Pseudo-Frédégaire, etc. Cette perspective inverse a d'ailleurs été entrevue par notre auteur, qui parle de « fidélité (de P. Diacre) à la tradition de la langue littéraire » (p. 93). C'est dans cette direction qu'il faut chercher, et non dans celle des « christianismes » directs ou indirects : ils ne peuvent plus avoir, dans l'étude d'un auteur carolingien, que le rôle d'une sorte de révélateur négatif, dans le cadre plus général des acquisitions issues du « latin tardif », où ils se sont fondus depuis plusieurs siècles.

Malgré leur caractère parfois composite, les « réflexions de base et méthode » qui ouvrent la seconde étude contiennent de bonnes remarques sur la difficulté inhérente à la recherche des « poétismes », étant donné leur relativité à un temps ou à un auteur donné : les problèmes propres à Paul Diacre en ce domaine sont heureusement posés aux pages 104-105. La comparaison de certaines séries d'homonymes dans l'*Histoire des Lombards* et les poèmes de P. Diacre permet de constater chez lui une sensibilité (qu'on aimerait appeler encore très « classique ») à la distinction entre le vocabulaire poétique et celui de la prose. L'étude aurait pu ici, comme la précédente, s'alléger sans dommage de listes de noms propres, mais les statistiques de détail sont éloquentes et la démonstration convaincante. Pourquoi, après nous avoir nettement et justement mis en garde dans le chapitre initial contre les conclusions erronées auxquelles des études analogues ont abouti « pour n'avoir pas assez vu que la valeur poétique peut être liée à une époque donnée », infliger au lecteur (ch. II B) le fichier des « mots de l'histoire des Lombards qui à une période donnée ont été des poétismes »? On s'aperçoit très vite qu'il s'agit de vocables passés dans la prose tardive courante — voire dans le Code Théodosien (où l'on pourrait néanmoins défendre parfois les droits d'une certaine prose d'art, concédons-le) ou dans des œuvres proprement techniques. Approuvons à la page 191 le *reum confi-*

tentem dans ses conclusions : « La question se pose de savoir si nous avons bien fait de prendre la notion de poétisme dans un sens si large » — surtout pour éclairer la langue poétique de P. Diacre —. Il est vrai qu'ici l'on pourrait défendre l'auteur contre lui-même, en invoquant les lectures classiques de Paul Diacre et sa conscience linguistique « renaissante » en matière de poétismes. Un tel présupposé, qui se justifierait à partir d'une connaissance précise des auteurs scolaires dans lesquels a travaillé Paul Diacre, ou de ceux qui ont nourri ses poèmes, permettrait de faire fond plus solidement sur les poétismes particuliers tirés de Virgile, d'Horace ou de Stace ; mais ce n'est pas la perspective de notre auteur, qui s'intéresse beaucoup plus exclusivement aux poétismes demeurés vivants dans la poésie tardive.

L'essai se termine par une analyse des poétismes dans quelques morceaux de prose d'art choisis dans l'*Histoire des Lombards*. Mais comme le chapitre précédent a montré avec abondance que les poétismes sont devenus depuis des siècles un ornement obligé de la prose d'art comme telle, on peut se demander dans quelle mesure il est encore permis de parler ici de poétismes authentiques (c'est-à-dire conscients et intentionnels). Seuls ceux où un emploi parallèle est attesté dans les poèmes de P. Diacre, ceux encore où une *iunctura uerborum* sérieuse montre un emprunt à un poète classique, peuvent être tenus pour tels, mais sans que le coefficient d'incertitude lié à notre observation précédente puisse être totalement écarté. Nous sommes encore au seuil de ce genre d'études, et M. Engels est le premier à évaluer l'ampleur des difficultés à surmonter.

C'est pourquoi, malgré bien des sages remarques de détail, ses conclusions pourront paraître timorées. Je laisse aux médiévistes d'apprécier les affirmations selon lesquelles « P. Diacre n'est pas un Carolingien et ne l'est pas devenu non plus malgré son séjour à la cour de Charlemagne » (p. 221) — affirmation que l'auteur s'efforce d'ailleurs aussitôt de tempérer quelques lignes plus loin. Il y a aussi dans cette page des distinctions bien systématiques entre « latin carolingien », « latin littéraire », « langue artificielle »... Mais, malgré ses gaucheries de présentation et ses perspectives méthodologiques discutables, le livre est attachant dans ses hésitations mêmes et ses scrupules scientifiques de bon aloi. Il donne envie de suivre M. Engels sur les terres encore en grande partie inconnues où nous entraîne son enquête. Il provoque surtout à un sérieux examen de conscience méthodologique en des domaines hérissés de difficultés, mais de difficultés passionnantes.

Deux chapitres sur les archaïsmes et les vulgarismes, un index bibliographique et un index des mots latins finissent heureusement l'ouvrage, dont la conclusion générale apporte quelques réflexions intéres-

santes sur la place particulière de Paul Diacre dans la renaissance carolingienne. Mais, pour les discuter sainement, il faudrait encore bien d'autres « Observations » préalables !

Jacques FONTAINE.

A. A. R. BASTIAENSEN, C. M., *Observations sur le vocabulaire liturgique dans l'Itinéraire d'Égérie* (Latinitas Christianorum primaeva, fasc. XVII) : Nijmegen-Utrecht, Dekker & Van de Vegt, 1962, xx-192 pages, 12 florins.

Le seul énoncé du titre *Vocabulaire liturgique* montre l'ambition de l'auteur et les risques qu'il prend. Pour éviter les écueils où tant de ses devanciers avarièrent ou brisèrent leurs nerfs, il fallait connaître et manier également bien la linguistique latine d'époque dite tardive et l'histoire, si pleine d'obscurités, des premiers siècles de la liturgie chrétienne. Le Père Bastiaensen, lazariste, franchit heureusement Charybde et Scylla : son information des deux disciplines est ample, son habileté y est heureuse. Les latinistes apprécieront sans doute ses conclusions avec une chaleur analogue à celle des liturgistes, qui n'est pas petite. Le domaine de ce travail est mesuré de très près et l'on eût pu, parfois, l'étendre. La démarche, d'un style sobre, est précise, prudente, consciente du possible et de l'inconnu ; les conclusions sont claires ; on ne sent aucun à priori de thèse à démontrer : rien qu'un examen soigneux des données lexicologiques. L'auteur ne donne donc aucune synthèse ; mais il met à la disposition de chacun une mise au point du vocabulaire concernant les faits de liturgie : les participants (ch. I), les cérémonies (déroulement, sacrifice, prières, prédications, symbolisme, jeûnes : ch. II à VIII), la désignation des fêtes, des dates et des sentiments (ch. IX à XIV). Après l'*index analytique* d'environ 200 vedettes, un glossaire de quelque 400 mots ou expressions montre l'ampleur de la matière abordée. Les trois cents titres de la bibliographie, n'ignorant aucune des grandes langues scientifiques, ne sont nullement décoratifs ; les discussions et les notes du texte en font foi. Que dire de plus? Sinon que pour le linguiste ces études dépassent largement, en portée, le seul domaine de la liturgie, voire du christianisme : telles les pages sur *procedere, agere – facere, operari, complere – implere, tenere, attendere*, etc... ou encore l'intéressant examen des mots absents qu'on eût pu rencontrer sous la plume d'Égérie : *gerere, exercere, exsequi, tractare, conficere*, etc... Il ne peut être question d'énumérer même les mots servant de titres aux paragraphes, encore moins de discuter le détail de chaque démarche. Une remarque pourtant. L'auteur croit aux synonymes : « ... *populus* et *plebs* coïncident parfaitement pour le sens », conclut il (p. 5) au terme

d'une approche visant à circonscrire les acceptions par l'inventaire des catégories de chrétiens s'opposant aux personnes désignées par les deux mots collectifs : l'évêque, les clercs et les ascètes. Pour lui « la différence est uniquement dans la fréquence de l'emploi : ... on relève cinquante-quatre fois *populus* au sens liturgique ; *plebs* n'y figure que trois fois ». Cela, déjà, poserait problème. Mais, plus simplement, il existe une démarche complémentaire de cette délimitation externe ; la forme, la fonction et les contextes de *plebs* aident à la discrimination. Les trois emplois de *plebs* sont remarquablement parallèles : le mot est à l'ablatif, précédé de la particule *de* et suivi d'un relatif introduisant un verbe qui évoque la liberté ou la possibilité de se rendre à une cérémonie : dans l'octave de Pâques (39, 3) ou de la Pentecôte (44,3), ou encore à la catéchèse quadragésimale (46,1). Après une relecture hâtive des chapitres Jerosolymites de l'Itinéraire d'Égérie il nous est apparu ceci : *populus*, le plus souvent au nominatif, s'avère désigner constamment le laïcat dans l'assemblée chrétienne en activité liturgique ; les cinq passages qui font allusion à la fatigue du peuple (25, 8 ; 31, 4 ; 37, 9 ; 43, 1 ; 43, 7) ne le démentent point, car cette fatigue est liée directement au rôle liturgique. Le *populus* chrétien, en acte de liturgie, s'oppose donc à la *plebs*, tout aussi chrétienne certes, d'où viennent, aux cas où il n'y a pas d'obligation, ceux qui ont le désir et la possibilité de s'instruire ou de prier. Les trois textes ne laissent pas de doute à cet égard : 39, 3 : ... *de plebe quanti uolunt... ascendent* ; 44, 3 : ... *de plebe autem qui quomodo possunt uadent...* ; 46, 1 : ... *nec non etiam qui uolunt audire de plebe, omnes intrant et sedent...* Mais, dira-t-on, un emploi strictement parallèle de *populus*, dans la même atmosphère de non-obligation, de participation spontanée, se lit en 37, 9 : *Ac sic qui uult de populo, immo qui possunt, uigilant, qui autem non possunt non uigilant ibi usque in mane...* Loin de la contredire, ce dernier cas confirme la distinction des deux mots. En 37, 9, on est au soir du vendredi saint ; le peuple chrétien est depuis le matin constitué en assemblée liturgique ; c'est de lui que viendront les volontaires. Égérie écrit *populus* parce que le peuple est en acte liturgique. *Plebs* désigne, au contraire, le même peuple chrétien dispersé aux heures de ses occupations profanes, avant d'être visiblement constitué en personne liturgique. — Par cette simple remarque on mesure le bon travail fait par le Père Bastiaensen et les compléments qu'il permet. Souhaitons, en concluant, la multiplication de tels travaux frontaliers, si nécessaires aux disciplines entre lesquelles ils jettent des ponts ; les unes et les autres bénéficient toujours de ces méritoires entreprises.

M. HUBERT.